

**La vie quotidienne
des chevaliers
alsaciens
au Moyen Âge**

Roland Oberlé
Philippe Dollinger

Oberlin

Pour Anny

La vie quotidienne des chevaliers alsaciens au Moyen Age

1446473

ROLAND OBERLE

93

LA VIE QUOTIDIENNE
DES CHEVALIERS ALSACIENS
AU MOYEN AGE

Fol Li²⁸

1140

(3)

EDITIONS OBERLIN STRASBOURG

DL-31071992-22586

*Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires
reliés pleine peau gravée à froid à la main,
numérotés de 1 à 100,
constituant l'édition originale.*

EDITIONS OBERLIN STRASBOURG
1991

© 1991 by Editions OBERLIN Strasbourg
ISBN 2-85369-114-4



PREFACE

De puis un demi-siècle et plus, on constate une faveur croissante pour l'histoire dans le grand public. Mais ce ne sont plus, comme autrefois, l'histoire-bataille, trop exclusivement anecdotique et militaire, ni l'histoire institutionnelle ou même sociale, trop juridique et austère, qui font recette. Ce que l'on souhaite, c'est de savoir comment vivaient les gens des époques révolues, quels étaient au jour le jour les modes de vie, l'habitat, la table, les distractions, les soucis souvent, mais pas toujours, différents des nôtres. Les historiens, venant à la rencontre de ce désir, ont multiplié dès lors des ouvrages sur la « vie quotidienne » en des temps et des lieux très divers, le premier en date étant celui de Jérôme Carcopino : « La vie quotidienne à Rome » (dans l'Antiquité), suivi de beaucoup d'autres, dans lesquels se manifeste aussi, plus récemment le besoin de faire une place plus importante à la femme, trop longtemps négligée.

Tout naturellement, en Europe occidentale, l'intérêt s'est porté vers le Moyen Age, dont nous sommes issus, mais qui fut bien différent de notre monde contemporain, même en dehors du progrès matériel. Rien que pour la France, on compte trois « Vies quotidiennes » : mérovingienne, carolingienne et du XIII^e siècle. La chevalerie apparaît dans la troisième, car elle est inséparable du régime féodal, qui se développe du X^e au XV^e siècle avec son étagement d'une part des nobles, allant du chevalier (Ritter) au roi, en passant par les sires (Herren), les comtes et les ducs, sans parler des avoués (advocati, Vogte), nobles administrant les biens ecclésiastiques, d'autre part des biens (fiefs, Lehen) tenus de leur(s) seigneur(s). Le premier échelon noble de cette pyramide était, au moins jusqu'au XII^e siècle en France, au XIII^e en Allemagne, le chevalier, appelé plus justement dans les textes latins, les plus anciens, miles, soldat, guerrier, dans les langues populaires chevalier, Ritter ; le fait d'être monté, avec armes et cuirasses était le signe le plus éclatant de sa supériorité, de sa noblesse, au-dessus des simples hommes libres non guerriers et évidemment des serfs.

En France d'abord, puis en Allemagne se développa le concept éthique de la chevalerie, adopté par toute la noblesse. L'idée prévalut d'un « ordre » chevaleresque dont les membres se devaient d'obéir à un code d'honneur particulier, se consacrer à une cause supérieure, de mener un mode de vie glorieux. C'est le métier des armes qui caractérisait avant tout cet idéal : le chevalier était né pour la guerre et il aimait la faire. Nul mieux que le trouvère Bertrand de Born, fidèle de Richard Cœur de Lion n'a exalté cet enthousiasme belliqueux et la cruauté qu'elle inspirait, sans merci pour les vaincus :

« Et j'ai grande allégresse
quand je vois en campagne rangés
chevaliers et chevaux armés.
Il me plaît de voir leur courir sus
force guerriers, tous ensemble.
Il me plaît surtout
de voir châteaux forts assiégés
enceintes rompues et effondrées...
Je vous le dis : rien n'a pour moi
saveur, ni manger, boire ou dormir
autant que d'entendre crier : En avant !
des deux côtés, d'entendre hennir
les chevaux démontés en forêt
et crier : A l'aide ! A l'aide !
et voir tomber dans les fossés
grands et petits dans la prairie
et voir les morts avec, dans le côté,
tronçons de lances et leurs fanions...
On prendra leurs biens aux usuriers,
mais sera riche qui pillera de bon cœur ! »

On voit que l'idéal chevaleresque n'était pas désintéressé ! Il faut d'ailleurs reconnaître qu'à moins de vivre à la solde d'un grand seigneur, le pillage était à peu près la seule source d'enrichissement possible pour le chevalier. De là, à travers tout l'âge féodal, et surtout dans l'Allemagne du XV^e siècle, le fléau des chevaliers brigands, contre lesquels les grands seigneurs, les villes et les souverains étaient obligés d'entreprendre de coûteuses et trop rares expéditions. L'Eglise aussi s'efforça d'imposer, mais avec un succès très relatif, le respect des pauvres, des ecclésiastiques, des pèlerins, des marchands. Que d'exemples prouvent la violation de ces préceptes !

Primitivement, la chevalerie n'était pas héréditaire. Elle était acquise par une cérémonie solennelle, l'adoubement. Après une nuit d'oraisons dans la chapelle familiale ou celle du suzerain, et un festin réparateur offert par le candidat, celui-ci était mis en possession de ses armes, avant tout du baudrier muni de son épée, de son cheval de guerre avec son harnachement de luxe et ses éperons d'or ; enfin il exécutait une démonstration de sa

virtuosité de cavalier. Tous ces attributs étaient fort coûteux, de même que le train de vie que le chevalier était obligé de mener sous peine de déroger. Il est donc évident que presque tous les chevaliers ne pouvaient transmettre qu'à un de leurs fils leur dignité chevaleresque. Les autres demeuraient écuyers (armigeri, Edelknechte), au service d'un chevalier ou d'un grand seigneur, n'ayant droit qu'à des armes plus modestes, des éperons d'argent et un cheval moins prestigieux. Ils attendaient de longues années, souvent la vie entière, la possibilité d'être armés chevaliers. Lorsque la noblesse se constitua en classe héréditaire, c'est-à-dire au XIII^e siècle, un peu plus tard en Allemagne qu'en France, les écuyers furent considérés comme nobles puisqu'ils menaient le même genre de vie que les chevaliers, mais d'un rang inférieur à ceux-ci.

Les ouvrages consacrés à la chevalerie sont généralement conçus dans un cadre très large, le cadre national : France, Allemagne du Saint-Empire, Europe orientale. Ce choix a l'avantage que l'auteur dispose d'une documentation abondante et peut dresser un tableau relativement complet. Il a l'inconvénient d'être trop étendu, bien des différences s'observant d'une province à l'autre, ce qui nuit à l'unité du sujet. L'idéal est donc de retenir un territoire restreint, comme la province ou même la ville, lorsque la documentation est suffisante. C'est le grand mérite de M. Roland Oberlé de l'avoir compris en choisissant l'Alsace comme objet de son étude sur la chevalerie médiévale, d'autant plus qu'elle présente certaines particularités qui la distinguent de ses voisines.

D'abord c'est une des régions les plus urbanisées – mis à part les Pays-Bas – de l'Europe septentrionale au moyen âge. Or la documentation est beaucoup plus riche pour les villes que pour les campagnes, pour Strasbourg et Ribeauvillé notamment que pour des seigneuries rurales telles que Fleckenstein, Lichtenberg ou Riquewihr. D'autre part on n'aurait garde d'oublier les innombrables châteaux forts féodaux sur les pentes des Vosges : s'ils sont en ruines, ils demeurent pourtant des témoins vivants du moyen âge. Avec ceux qui ont disparu en plaine, on en a dénombré plus de 450. Assurément, ils n'ont généralement pas été construits par un chevalier, mais ils étaient normalement habités par un ou plusieurs d'entre eux. En règle générale, le chevalier ou l'écuyer rural devait se contenter d'une maison forte, celui des villes d'une demeure luxueuse sans plus, même si « des rois ne dédaigneraient pas d'y habiter » écrivait le futur pape Pie II après sa visite à Strasbourg. L'Alsace est également caractéristique par ses chevaliers serfs ou ministériaux, très nombreux en Allemagne mais inconnus en France ; dès le XIII^e siècle s'effaça pour eux la macule servile et ils se fondirent dans la noblesse. Inversement, l'Alsace offre quelques exemples de l'hommage lige d'un vassal envers un de ses suzerains, institution très répandue dans le royaume de France, mais inconnue dans le Saint-Empire allemand. Enfin, comme en Allemagne mais un peu plus tard qu'en Souabe, on commence à discerner l'existence de chevaliers d'Empire (Reichsritter) groupements d'hommes et par la suite pourvus d'un territoire

propre. On ne les trouve qu'en Basse Alsace, à l'ouest et au sud de Strasbourg où ils purent se former grâce à l'absence d'une seigneurie puissante comme celle des Habsbourg, et se faire reconnaître leur vassalité immédiate envers l'Empereur ; mais c'est seulement au début de l'époque moderne qu'ils obtinrent leur statut de chevaliers d'Empire. Notons encore qu'en Alsace mieux qu'ailleurs il est possible de suivre le développement des écuyers comme classe inférieure de la noblesse, particulièrement dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

Pour toutes ces raisons, et d'autres, on se réjouit de voir paraître l'ouvrage de M. Oberlé, qui par son exposé si concret et documenté, enrichit notablement nos connaissances de l'Alsace médiévale et de sa chevalerie.

Philippe Dollinger

Introduction

Planté au milieu des ruines de l'un de nos nombreux châteaux, le visiteur est souvent perplexe : à quoi correspondent les pans de murs, les embrasures de fenêtre ? Où conduisait cette amorce d'escalier ? A quel usage était destinée cette salle ? En fait, s'il lui est assez facile d'appréhender l'aspect militaire de la forteresse, créneaux, meurtrières, pont-levis, etc., il est beaucoup plus difficile au profane de l'envisager comme habitation. Il lui est encore plus difficile de peupler en imagination ce décor de pierres écroulées avec les personnages qui y vivaient il y a cinq à huit siècles, de voir surgir le châtelain équipé pour partir à la chasse, son fils s'exercer au maniement des armes et une armée de domestiques vaquer à leurs occupations.

Le but du présent ouvrage est de répondre, dans la mesure du possible, à toutes ces interrogations. Aussi, n'était-il pas question de présenter une nouvelle fois les châteaux forts, entreprise qui fut menée à bien avec beaucoup de talent par G. Trendel, H. Ulrich, P. Schmidt, R. Will, J. Wirth et Ch. Laurent Salch, pour ne citer que les ouvrages les plus récents. Le fait que tel château possède un donjon isolé au centre de l'espace castral ou un donjon flanquant, n'influe guère sur la vie quotidienne des gens qui y vivent. Aussi n'avons nous retenu du château que les éléments directement liés au cadre de vie et en avons fait un théâtre où viennent s'animer des personnages hauts en couleurs.

C'est une très longue période de quatre siècles allant du XII^e au début du XVI^e siècle qui se présente à nous. La féodalité alsacienne est, bien entendu, une féodalité germanique, mais, ainsi que l'avait déjà souligné Alwin Schultz à la fin du siècle dernier, la chevalerie allemande a été profondément influencée par la chevalerie française et, dans ce domaine aussi, l'Alsace joue son rôle d'intermédiaire entre les deux mondes. Au XIII^e siècle, plusieurs familles nobles d'Alsace, dont les Ribeaupierre, adoptent le rite de l'adoubement à la française. Gottfried de Strasbourg, pour réaliser son *Tristan et Yseult*, a travaillé sur les versions du poème en

langue romane, Les minnesänger alsaciens qui chantent la femme et l'amour, Reinmar de Haguenau, Hesso de Reinach, Gottfried de Strasbourg, Conrad Puller de Hohenbourg, Goeslin d'Ehnheim, Ulrich de Gutenberg, Cunon de Rosheim ont été directement influencés par la littérature courtoise des troubadours du sud de la France.

Une période de quatre siècles où l'on voit un idéal se corrompre et disparaître et où l'on assiste à la lente marginalisation de cette classe noble dont le déclin s'accompagne de l'irrésistible envolée des villes et de la bourgeoisie.

Cet ouvrage a pour seule ambition de donner à ceux qui sont curieux de notre passé une image vivante et colorée d'une époque qui fait toujours rêver. En voie de conséquence, il n'a pas la prétention d'en apprendre aux spécialistes de la castellologie qui, chacun dans son domaine, en savent bien plus long.

CHAPITRE I

LE CHATEAU RESIDENCE

Le rôle essentiellement militaire du château fort impose à l'architecte des contraintes draconiennes. Une forteresse qu'on veut inexpugnable laisse peu de place au confort. Aussi, les parties résidentielles du château sont souvent présentées sous un aspect rébarbatif : des pièces glaciales et sombres qu'on est incapable de chauffer avec une seule cheminée, des cuisines trop éloignées de la salle à manger, des commodités rares et d'un inconfort total. Qu'en est-il réellement dans nos châteaux d'Alsace ? A première vue, ce qui frappe dans les ruines qui sont parvenues jusqu'à nous, c'est précisément un certain souci du confort, imposé souvent au détriment de la qualité militaire de la forteresse. Le donjon, sauf lorsqu'il prend l'aspect de la « tour d'habitation (Wohnturm) » ne sert jamais de résidence, le plus humble de nos châteaux possédant, même si le terme peut paraître pompeux dans certains cas, son « pallas », sa résidence, placée à l'abri des remparts et du donjon et exclusivement destinée à l'habitation. De grandes baies font, comme au Wasenbourg, rentrer à flots la lumière du jour. En outre, si dans tous les châteaux alsaciens, on continue aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles à utiliser la cheminée classique, celle-ci joue de plus en plus un rôle convivial proche de notre conception moderne. Car, et les fouilles archéologiques sont formelles à ce sujet, très vite, sans doute dès le XII^e siècle, on adopte le « Kacheloffe », le poêle à pots de faïence, dont le rendement calorifique était largement supérieur à celui de la cheminée.

Pour bien planter le décor dans lequel évoluent nos chevaliers, faisons le tour du propriétaire.

I. Les communs

Il ne faut pas perdre de vue que le château constitue une véritable entité économique évoluant souvent aux limites d'une autarcie complète. Aussi, dans la partie basse, « Vorburg », trouvons-nous un ensemble de constructions à vocation économique.

Une ferme au château

Adossés aux murailles, voici les granges regorgeant de paille, de foin, d'avoine, les remises abritant le matériel et les voitures de charge, les étables et porcheries pour les bêtes de boucherie, le poulailler où paraded les paons qui vont agrémenter la table du seigneur. Voici aussi les écuries pour les animaux de bât et de traction seulement, car dans les châteaux d'une certaine importance, les destriers et palefrois du maître, de ses chevaliers et de ses invités sont placés dans des écuries spéciales, plus au centre, sous la responsabilité du maréchal. Dans nos châteaux troglodytiques des Vosges du Nord, ces bâtiments étaient fréquemment taillés dans le grès rouge friable, comme au Falkenstein où les écuries-grottes comportent encore les mangeoires taillées dans le roc.

Gravure 1



Écuries taillées dans le roc au château de Falkenstein

A proximité immédiate, voici enfin les logements des valets et domestiques attachés au soin des gens et des animaux, souvent d'humbles cabanes de planches adossées au rocher. Ils jouxtent ceux des paysans et artisans, forgerons, charpentiers qui entretiennent le château. Non loin de là, on peut trouver la fontaine, le moulin, le four banal. Au Grand-Geroldseck, des fouilles effectuées en 1966 ont permis de déterminer la présence d'un four destiné à la cuisson des poteries. Dans un article publié en 1976, Charles Laurent Salch, qui présida à la fouille, ouvre d'intéressants horizons :

« La structure du four de Grand-Geroldseck, avec deux chambres séparées pour la cuisson et la chauffe, est celle d'un four de potier. Le château a également livré un dépotoir comprenant des déchets de cuisson et des vases présentant de nombreuses imperfections (poteries déformées au séchage ou au four). Ces produits n'étaient pas habituellement vendus sur le marché. Le Dr. Spiegel, président de la «Deutsche Burgenvereinigung» nous a signalé des exemples où ces produits auraient été vendus comme deuxième choix dans l'atelier même du potier à ses proches ou à des pauvres. Mais bien sûr on ne s'attend pas à les trouver dans une demeure noble dans un cas ordinaire. Cela oblige à les mettre en relation avec le four. Il semble donc que le seigneur ait entrepris de faire façonner et cuire dans l'enceinte de son château des poteries, objets de première nécessité puisque la plupart des récipients courants étaient en terre. D'ailleurs la grande masse de la poterie est très caractéristique et particulière au château de Grand-Geroldseck (aucune autre fouille médiévale en Alsace n'en a livré de semblable à notre connaissance). On pourrait supposer que ces produits étaient destinés à l'auto-consommation, la terre est fragile et la casse fréquente. Mais cela supposerait une occupation singulièrement dense dans l'enceinte du château ce qui paraît assez peu vraisemblable et en tout cas n'est pas confirmé par les textes. Nous avons donc recherché si la poterie a été transportée hors du château et notamment dans les villages de sa dépendance. La première période d'usage du four a été située, grâce à la céramique, à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle. Nous nous sommes servis de la carte de la seigneurie en 1387, dressée par Ernest Lehr en 1869. A partir d'elle nous avons effectué des observations archéologiques dans les villages de la seigneurie pour rechercher si des céramiques identiques à celles du château pouvaient s'y trouver. Nous avons mis à profit les chantiers de construction et le creusement de tombes modernes dans les cimetières installés sur des sites anciens pour réunir nos renseignements. Il n'est pas question par ce moyen de fournir des résultats précis basés sur la stratigraphie rigoureuse. Mais grâce à la céramique bien typée du château et à des comparaisons réalisées en laboratoire, il est possible d'affirmer que dans tous les villages de la seigneurie où la récolte de céramique a été possible, nous avons retrouvé les produits de Grand-Geroldseck. Il en est de même pour quelques villages extérieurs à la seigneurie. A la fin du Moyen-Age (fin XIV^e et XV^e siècle), le seigneur de Geroldseck diffusait donc dans son territoire, et peut-être même au-delà, la poterie fabriquée dans son château. Il est évidemment difficile en l'absence de textes de cerner de quelle façon était organisé le marché à l'intérieur du domaine comprenant une dizaine de villages. L'un des défauts de notre documentation est précisément de ne pas fournir de statistiques. Dans quelle proportion la poterie fabriquée au Grand-Geroldseck était utilisée par les paysans ? En utilisaient-ils d'autres fabriquées ailleurs ? Nous ne pouvons évidemment pas répondre à ces questions. Mais nous pouvons constater que toute la poterie recueillie par nous et que l'on peut dater entre la fin du XIV^e et le milieu du XV^e siècle a été produite dans le château. Quoique incomplet, ce

renseignement aboutit sur une hypothèse. Le seigneur se serait-il créé un monopole ? La création d'un tel monopole était-elle possible à la fin du Moyen-Age ? »

Si la configuration du terrain le permet, on a aussi placé à l'abri des remparts, jardin potager, jardin d'agrément, verger et vivier. On s'efforce de placer les jardins le plus près possible des locaux d'habitation, ainsi qu'on le voit dans le Tristan de Gottfried de Strasbourg. Au pied des châteaux d'Ottrott, les jardins actuellement reconstitués font référence à des potagers créés tardivement, au début du XVI^e siècle.

Dans le carré floral, poussent le lys blanc, le muguet, la violette, parfois la rose. Le carré des herbes comprend de la sauge, du fenouil, du trèfle, des renoncules, de la menthe, du persil, de l'hysope, de la chéledoine, celui du potager, des choux, des betteraves, du poireau, de l'ail, de la moutarde, de la ciboulette, de l'oignon, de la pimprenelle, et de la bourrache. Dans le carré réservé aux plantes médicinales, croissent la mercuriale, la mauve, l'aigremoine, les solanacées, la chicorée sauvage. Au verger, on peut récolter des pommes, des poires, des prunes, des coings, des nèfles, des pêches, des châtaignes, des noix, des noisettes, des figues et du raisin.

Un peu plus loin, voici le vivier avec son petit étang naturel ou, plus souvent, un bassin aménagé qui reçoit les poissons pêchés vivants dans les cours d'eau environnants, ainsi que tout un peuple de palmipèdes. Quant au jardin d'agrément, il joue un rôle capital de la vie quotidienne des chevaliers et nous aurons l'occasion d'y revenir lorsque nous évoquerons les loisirs seigneuriaux.

Gravure 2

Vidange de l'étang seigneurial. Au premier plan, grand vivier avec parois vitrées.

Gravure de Weiditz.



La cuisine

Au niveau inférieur des locaux d'habitation, se trouve la cuisine. Dans nos châteaux, il ne faut pas imaginer cette pièce à l'instar des cuisines des Ducs de Bourgogne à Dijon ou du Palais des Papes à Avignon : elles étaient de dimensions bien plus restreintes, si l'on se réfère aux installations du Haut-Koenigsbourg. Le foyer constitue évidemment l'essentiel, le cœur de cette cuisine. Là aussi, on note une différence certaine avec les installations des châteaux français où nous avons de vraies cheminées (« Französisches Kamin »), de plain-pied avec le sol, dans lesquelles on trouve presque exclusivement deux types d'appareils : la crémaillère et son pot, la broche et ses supports. La cuisine à l'alsacienne, qu'elle soit de château ou de maison bourgeoise, comporte toujours sous une large hotte recueillant la fumée, une banquette de pierre ou de briques qui s'élève jusqu'à soixante à soixante-dix centimètres au-dessus du sol. C'est sur cette surface qu'on

Gravure 3

Cuisine de château au XII^e-XIII^e siècle. Table de préparation, grand chaudron et cuisson à la broche.



Gravure 4

dispose le bois à brûler et qu'on répartit la braise, bien rouge pour la cuisson à feu vif, atténuée par la cendre pour le mijotage. C'est pourquoi, parmi la masse de poterie culinaire mise au jour lors de fouilles archéologiques, on trouve beaucoup de récipients tripodes qui donnent une meilleure assise sur les braises. Par ailleurs, la broche est d'un usage quasi quotidien. Pour rôti de grosses pièces, un mouton ou un cochon entier, on utilise la grosse broche qu'on tourne à la main. Le jus tombé dans la lèche-frite est reversé continuellement sur la viande. Pour les petites pièces, volailles, etc., on a mis au point des broches automatiques mues par une hélice qui tourne grâce à la montée de l'air chaud. Le mouvement est transmis, soit par des engrenages de bois, soit par une courroie de transmission.

Gravure 4

Au milieu de la cuisine, trône la grande table qui sert à la préparation des légumes et des viandes ; au mur, un garde-manger qui contient les précieuses épices et le pain blanc. Sur des bancs s'alignent les pots à lait, à crème et à graisse, les cuveaux pour préparer les volailles, le moulin à poivre. Accrochée au mur, la batterie de cuisine en métal, chaudrons, poêles, écumeurs, fourches à deux dents, etc.

A proximité immédiate de la cuisine, légèrement en contrebas, se trouvent la chambre aux provisions et la cave à vin. Sur tout ce domaine, éminemment vital, règne, suivant l'importance du château, le sénéchal,

l'écuyer tranchant (Truchsess) ou le cuisinier en chef, qui commandent tout un monde de cuisiniers, échantons, marmitons, gâte-sauce, qui ne changeraient certes pas leurs places contre celles de leurs collègues des écuries : c'est ici qu'on avait l'assurance d'être largement nourri !



Gravure 4
Cuisine du début du XVI^e siècle. Le foyer est disposé au centre de la pièce. Au premier plan, la broche à éolienne mue par la montée de l'air chaud dans la hotte.
(J. Knobloch 1516)

II. Les pièces d'habitation

Un escalier conduit de la cuisine aux pièces d'habitation et, tout d'abord, à la grande salle.

La grande salle

La grande salle constitue le cœur, le centre de gravité du château ; elle est, par excellence, l'endroit où le châtelain et sa suite passent le plus clair de leur journée. C'est là que se prennent les repas sur des tables qu'on « dresse », c'est-à-dire, qu'on dispose de longues planches sur des tréteaux, c'est là qu'on reçoit les vassaux, rend la justice, danse, joue et écoute les ménestrels, près des grandes cheminées.

Gravure 6
Caves du palais du Grand-
Geroldseck. ▼



Gravure 7 ►
Palais du St-Ulrich.

Les dimensions de la salle de nos châteaux sont très variables, en fonction de l'importance de chacun d'eux. Celle du Grand-Geroldseck fait 29,50 m sur 11 m, celle du St-Ulrich 18 sur 9,50, cotes déjà fort remarquables, mais il s'agit là, il est vrai, de châteaux importants, les grandes salles mesurant habituellement moins de 10 m sur 5.

Le sol était-il couvert de dalles de marbre comme le prétendent souvent les chansons de geste ? C'est peu probable en ce qui concerne les châteaux alsaciens et en tout cas peu fréquent, le dallage en terre cuite vernissée ou non étant d'un usage beaucoup plus courant. Grands carreaux tantôt sombres, tantôt clairs, disposés en échiquier, carreaux décorés de motifs animaux ou végétaux et vernissés. Le plafond est presque toujours en bois et construit suivant la formule classique : sur des corbeaux, consoles de pierres faisant saillie vers l'intérieur, on dispose de grandes poutres et les solives qui portent le plancher des pièces du dessus. L'utilisation des corbeaux comme soutien n'est cependant pas générale : on trouve ici et là des plafonds reposant sur des retraits du mur ou, comme au Wasenbourg, sur des corniches.

Gravure 10



Corniche du Wasenbourg.

La grande salle doit, évidemment, être suffisamment éclairée ; aussi, du côté où l'on estime que les projectiles ennemis ne pourront pas y pénétrer, on aménage une série de fenêtres, grande baie à remplage du Wasenbourg ou à colonnes du Dreistein, ouvertures en plein cintre du Landsberg, à remplage de grès rose suivant une alternance, baies hautes, baies basses de l'Ortenberg, succession de sept fenêtres à remplage en plein cintre, aux oculus de forme variée du St-Ulrich, etc. Les murs étant d'une épaisseur impressionnante, les niches correspondant aux fenêtres étaient généralement garnies de banquettes de pierre se faisant face ; on les garnissait de coussins et on pouvait ainsi jouir du panorama. Parfois, pour des raisons de sécurité, les fenêtres se trouvaient situées plus haut que d'habitude. Dans son étude sur « Quelques châteaux en Alsace », Rame rapporte que : « des circonstances particulières peuvent avoir exigé que ces ouvertures fussent percées à une hauteur supérieure à la taille d'un homme. Dans ce cas, de petits escaliers en pierre permettaient d'accéder à la fenêtre et d'aller y chercher l'air et la vue de l'extérieur. ».

En hiver se pose le problème d'empêcher le froid glacial de pénétrer par les fenêtres. Il ne saurait, dans l'immense majorité des cas, être question de vitres ; même si elles sont d'un usage courant dans les églises, elles ne font leur apparition dans les demeures privées qu'au XII^e siècle et restent, pour les siècles suivants, un luxe inouï. Alors, on utilise des formules de remplacement : cadres de bois sur lesquels on fixe des feuilles de parchemin huilé ou verni, ou de corne amincie. Mais il faut se résigner en général à une seule alternative : geler au grand jour ou vivre dans l'obscurité. Dès l'arrivée des premiers frimas, les fenêtres sont bouchées avec de lourds volets de bois maintenus par des poutres en croisillon et les interstices calfeutrés avec de la paille.

L'aspect actuel des murs des palais alsaciens qui sont parvenus jusqu'à nous donne une impression de grisaille et de tristesse. Qu'en était-il à l'époque où nos châteaux bruissaient d'une pittoresque animation ? Tout d'abord, les murs de la grande salle sont recouverts d'un crépi ou d'un enduit généralement blanc. Les découvertes récentes de peintures murales et de fresques dans des demeures bourgeoises de Strasbourg donnent à penser que ces enduits blancs pouvaient servir de toile de fond à des œuvres picturales, même si nos sources ne sont guère explicites à ce sujet.

Pour recevoir dignement des hôtes de marque, on décore la salle en y accrochant des tentures, des tapisseries, des « courtines ». Elles ne sont pas plaquées au mur, mais suspendues par des anneaux à des chevalets, de sorte qu'on pouvait se dissimuler derrière elles. A l'image de la tapisserie de Bayeux, il ne s'agit pas toujours de tapis tissés, mais également de grandes broderies réalisées au fil de lin ou de laine.

Le musée des Augustins de Fribourg en Brisgau possède dans ses collections une tapisserie du XIII^e siècle (vers 1280) représentant des perroquets affrontés et des dragons inscrits dans des médaillons

Gravure 8

Gravure 5

Gravure 7



Gravure 5
Palais du Landsberg. Fenêtres romanes avec colonnettes.



Gravure 8
Habitation du Dreistein.

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Valblor Strasbourg
Novembre 1991

Dépôt légal : 4^e trimestre 1991

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

